Michel PINAULT, *Émile Borel : Une carrière intellectuelle sous la III^e République* (Paris : L'Harmattan, 2017), 15,5 x 24 cm, 638 p., bibliogr., index, coll. « Acteurs de la science ».

L'histoire des sciences devait déjà à Michel Pinault une biographie de référence portant sur l'un des principaux « intellectuels scientifiques » du XX^e siècle, le physicien Frédéric Joliot (Odile Jacob, 2000). Approfondissant encore l'étude de l'engagement des scientifiques en politique, l'auteur nous en livre ici une seconde, presque aussi massive, consacrée au mathématicien Émile Borel. Les deux études sont complémentaires : si le cas Joliot autorise une étude de l'émergence, à partir des années 1930, de la figure du « chercheur », l'itinéraire de Borel, par contraste, permet de broser un tableau fin et détaillé de l'universitaire type de la génération précédente.

S'il est aujourd'hui bien oublié au-delà de sa commune de naissance, Saint-Affrique, Borel a de fait joué les premiers rôles dans l'Université de la III^e République : entré premier à l'École normale supérieure, puis admis avec le même rang à l'agrégation, il est nommé maître de conférences à Lille en 1893, à 22 ans, avant même d'avoir soutenu sa thèse ; en 1909, il obtient la chaire de théorie des fonctions à la faculté des sciences de Paris, parvenant ainsi à moins de 40 ans au sommet de la hiérarchie universitaire. Ce *cursus honorum* franchi au pas de charge est couronné en 1921 par l'élection à l'Académie des sciences – et en 1954 par l'obtention de la toute première médaille d'or du CNRS.

Ce brillant succès dans le monde mathématique, en théorie des fonctions, théorie des ensembles, puis en calcul des probabilités et en physique mathématique, est cependant très loin d'épuiser l'intérêt du personnage. Loin de l'image du mathématicien seul dans sa tour d'ivoire, Borel est en effet aussi un intellectuel de réseau, partie prenante des débats de son temps (comme l'affaire Dreyfus), ainsi qu'un fondateur d'associations, de revues (*La Revue du mois*) et de collections (« Collection de monographies sur la théorie des fonctions »), un auteur d'ouvrages grand public, et un salonnier mondain particulièrement actif, en duo avec sa femme, romancière connue sous le pseudonyme de Camille Marbo. En ce sens, il est un intellectuel « comme les autres », très comparable à ses homologues historiens, sociologues ou philosophes.

C'est aussi, et de plus en plus, l'âge venant, un intellectuel de pouvoir, qui laisse libre cours à son ambition d'abord au sein de l'Université – avec son élection comme sous-directeur de l'ENS, et son activisme dans le réseau « arcouestien » –, puis à l'extérieur, à partir de 1910, dans le sillage de l'entrée en politique de Paul Painlevé, son aîné à la faculté – celui-ci le prend comme secrétaire général lorsqu'il accède à la présidence du Conseil, après lui avoir confié la Direction des inventions intéressant la défense nationale. Sorti de la Grande Guerre profondément pacifiste et européen, Borel s'engage alors dans le parti radical ; élu député de l'Aveyron en 1924, il le reste jusqu'en 1936, tout en étant maire de Saint-Affrique de 1929 à 1941 et 1945 à 1947. Cet engagement politique n'est pas sans retombées sur la science : il joue un rôle moteur dans la création du « sou des laboratoires », en 1926 – première taxe prélevée sur les revenus de l'industrie au bénéfice de la recherche. Le capital politique accumulé lui permet en outre d'obtenir la création, très rapide, de l'Institut Henri-Poincaré, en 1928. Mais sa marginalisation à partir du début des années 1930, liée à un positionnement trop individuel et à un attachement par trop indéfectible au radicalisme de sa jeunesse, mène finalement Borel à une impasse : il n'obtiendra jamais le portefeuille espéré de l'Instruction publique, sa carrière ministérielle se limitant à sept mois comme ministre de la Marine.

De cet homme, l'ouvrage de Michel Pinault nous brosse un portrait complet et complexe, passionnant, indispensable à tous ceux qui s'intéressent aux liens entre science et politique au xx^e siècle. Le lecteur n'en déplore que plus vivement les lacunes du travail éditorial, loin d'être à la hauteur de la qualité du travail de l'auteur.

Pierre VERSCHUEREN

William POOLE (éd.), *John Wilkins (1614-1672) : New essays* (Leyde-Boston : Brill, 2017), 25 cm, x-291 p., ill., réf. bibliogr., index.

The seventeenth-century English grandee John Wilkins (1614-1672) has attracted considerable interest in recent years. A symposium held in 2014 at Wadham College, Oxford (where Wilkins was once warden) brought together leading historians to talk about him. The resulting collection of essays provides an occasion for dialectical reflection on what we may call John Wilkins Studies.